

gouvernement avait préposés dès l'origine à la recherche des objets d'Italie, et des peintres, des sculpteurs, des graveurs et des architectes les plus célèbres, au nombre de vingt-huit. Cette commission, sous la présidence du célèbre Monge, s'occupa de vérifier, avec le plus grand détail, tous les faits allégués dans la dénonciation. Elle certifia soigneusement l'état où se trouvaient les tableaux les plus importants. Elle s'occupa surtout d'examiner les restaurations opérées dans les œuvres des grands maîtres.

Heureusement les commissaires français, chargés de recueillir des objets d'art en Italie, avaient décrit sur les lieux mêmes, à l'instant de la remise, les altérations déjà produites sur ces objets. Ils avaient poussé le scrupule jusqu'à désigner, dans les tableaux, la position, la forme et la grandeur des déchirures, le nombre et l'étendue des écailles de la couleur. Les conservateurs du Musée, en recevant les monuments à Paris, s'étaient empressés de rédiger une description du même genre, non moins détaillée et non moins authentique.

Ce fut d'après ces procès-verbaux, comparés aux peintures restaurées, que la Commission d'enquête eut à prononcer. Le rapport qu'elle écrivit au sujet d'opérations taxées de vandalisme, en constatant ce qu'elles avaient d'ingénieux dans

les moyens et d'heureux dans les résultats, est la plus belle apologie des travaux du Musée français.

Je me contenterai de citer, d'après le rapport de la Commission d'enquête, les soins qu'on a pris pour le carton de l'école d'Athènes. Lorsque Raphaël voulut peindre à fresque le tableau dont ce dessin présente la composition, il s'en servit comme d'un poncis. Avec le secours d'un piquoir, il cribla de trous cette esquisse précieuse, pour en transporter les contours sur le mur qui devait recevoir la fresque. Dans la suite, afin de conserver ce magnifique dessin, exécuté sur du papier ordinaire, on le colla sur des toiles tendues en deux cadres séparés. C'est dans cet état qu'on le voyait à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. Le collage avait été si mal fait, que le papier était froissé dans toute son étendue et plein de boursoflures; les feuilles sur lesquelles est tracé le dessin, loin de se raccorder sur la toile, laissaient, en beaucoup d'endroits, des vides de deux à trois doigts: aussi, les contours étaient brisés, la continuité des lignes était perdue, et l'on ne pouvait plus apprécier l'harmonie et l'ensemble des formes. Lorsqu'on voulut transporter ce dessin de Milan à Paris, il se trouvait entièrement détaché de sa toile; il était rongé dans une largeur de plusieurs doigts, en trois parties différentes; enfin, ce qu'on aura

peine à croire, la partie inférieure était remplie de taches que tout annonçait avoir été produites par d'infâmes crachats! Lorsqu'on remit le dessin sur toile, cette partie tomba réduite en poussière.

Dès qu'il parvint aux conservateurs du Musée, ils le firent appliquer avec une extrême précision sur un tissu nouveau. Alors les frisures, les boursoflures, les lacunes, les taches disparurent; on eût dit que l'œuvre sortait une seconde fois des mains de son auteur. Les habitants de la capitale, qui conservent encore le souvenir de cet admirable morceau, peuvent élever la voix et dire quel jugement ils en portaient, aux jours où sa contemplation faisait leurs délices; nul ne pouvait soupçonner que l'industrie française avait sauvé cette magnifique composition, d'une dégradation qui bientôt serait devenue complète.

On ne se borna point à remettre sur toile le carton de l'École d'Athènes, et plusieurs tableaux originairement peints sur bois. Les tableaux qu'on avait trouvés peints sur une toile injuriée par le temps et par la barbarie des hommes, furent enlevés avec un même succès, puis apposés sur un tissu nouveau, plus parfait et plus durable.

Il fallait donc que les chefs-d'œuvre de la peinture italienne quittassent l'Italie même, et fussent transportés aux rives de la Seine, pour

être soustraits, par un prodige de patience et d'industrie, à la destruction qui les minait sourdement, et qui les eût fait, au bout de quelques années, tomber en poussière à la moindre secousse.

Avec les monuments des beaux-arts, d'autres tributs encore étaient accordés à la nation française. Des manuscrits entassés, au Vatican, sur le parquet de salles obscures, interdites au public, furent tirés de l'oubli pour être étudiés, collationnés, commentés par nos philologues, et pour que les richesses littéraires qu'ils contenaient, ignorées jusqu'alors, fussent enfin dévoilées au monde savant. Sous l'habile inspection de M. Thouin, d'autres trésors ont été recueillis, toujours aux termes des traités: des minéraux précieux, les belles pétrifications de Vérone, des animaux rares, des semences de végétaux particuliers à l'Italie, les modèles des instruments aratoires propres au sol, au climat, célébrés par les *Géorgiques*. Telles étaient les richesses que les Français furent surtout jaloux et fiers d'importer dans leur patrie, pour hâter d'un progrès pareil la culture de la terre et la culture des esprits.

Et ces trésors, nous fûmes dignes de les avoir acquis, par le noble et libéral usage que nous sûmes en faire; car nous les plaçâmes en des Musées ouverts, sans rétribution, tantôt au pu-

blic, et tantôt aux savants, aux artistes, aux élèves de la France et de l'Europe entière. Le génie français semblait n'avoir accompli de si vastes travaux, qu'afin d'arracher les chefs-d'œuvre les plus sublimes à la rapacité des valets et des ciceroni, mendians d'Italie, et faire présent de leur jouissance à tous les peuples de l'univers.

Nous avons dit par quels soins ingénieux Monge et ses collègues remplirent et surpassèrent l'attente de leurs concitoyens, qui virent enfin arriver, dans un état parfait de conservation, le noble prix de nos victoires. Arrêtons nos regards sur cette époque mémorable. Déjà les scènes d'horreur qui trop long-temps avaient souillé la France, disparaissaient, expiées par le sang des bourreaux, pour apaiser les mânes des victimes. Cette France, si long-temps éplorée et déshonorée, commençait à relever son front majestueux. Chaque jour, des lauriers nouveaux couvraient une de ses plaies, et cachaient quelque cicatrice. La science avait rouvert ses temples à la jeunesse; l'amour des lettres et des arts, de leurs paisibles et pures jouissances, rentrait dans les cœurs; et l'infâme terreur, fuyant pour long-temps une terre d'héroïsme, permettait aux belles âmes de se livrer aux plus nobles plaisirs, aux plus douces émotions, au plus généreux enthousiasme. Entraînés par cet élan magnanime qui les

inspirait alors, les Français résolurent de célébrer l'entrée des monuments dans la ville triomphale, par une de ces fêtes dont la grandeur appartient à la postérité, parce qu'elles sont pour les générations successives un souvenir de gloire et de génie.

On conduisit donc les tributs de l'Italie, sur des chars de forme antique, dans la vaste enceinte du Champ-de-Mars. Les Dieux de Rome et de la Grèce, qui s'étaient assis, il y a deux mille ans, sur les autels du Capitole, de Delphes et d'Olympie, enchaînés par des lauriers français, étaient conduits dans cette marche solennelle, à l'ombre des drapeaux enlevés par les enfants de la Gaule aux descendants des Cimbres et des Germains. Ces trophées avaient pour escorte des bataillons de héros marchant en ordre et en silence, décorés seulement (comme on l'était alors), avec des cicatrices, et sans autre luxe que l'éclat du fer de leurs armes. Pour captifs traînés à la suite du triomphe, on voyait des lions et des tigres enchaînés, non plus afin de leur faire terrasser des gladiateurs et dévorer des vaincus, mais afin d'offrir à l'homme civilisé les vivants modèles des plus puissantes productions de la nature. Enfin, pour cortège des monuments et des vainqueurs, la vivante école d'Athènes, ses savants, ses lettrés, ses artistes, ses musiciens

et ses poètes, les corps suprêmes de l'État, et tout un peuple ivre d'enthousiasme et d'orgueil. Telle fut la grandeur et la simplicité de cette pompe arrivant au Champ-de-Mars.

Lorsque l'éloquence de nos orateurs eut célébré nos exploits, par la plus noble et la plus sûre voie, par leur fidèle récit, le Conservatoire de musique, création récente et déjà renommée, remplaçant, à la rénovation des fêtes antiques, les chœurs des jeunes Romains et des vierges romaines, répéta les accents de cette poésie lyrique inspirée par les dieux mêmes au Pindare de l'Italie, pour célébrer la grandeur du siècle d'Auguste. Cent voix, secondées par une riche et puissante harmonie, firent, après dix-huit anniversaires de silence, retentir les airs de ces paroles sacrées du Chant Séculaire d'Horace :

Profanes loin d'ici, peuple faites silence !
Vierges pures pour vous, pour vous naïve enfance,

I CARMEN SÆCULARE.

PROLOGUS. — PONTIFEX.

Odi profanum vulgus, et arceo.
Favete linguis : carmina non prius
Audita, Musarum sacerdos
Virginibus, puerisque canto.

EPILOGUS.

Spiritum Phœbus mihi, Phœbus athenem
Carminis, nomenque dedit poetæ.
Virginum primæ, puerique claris
Patribus orti.

Du prêtre des neuf sœurs vont retentir des chants
Dont nul mortel encor n'entendit les accents.

.....
Phébus même, des vers m'apprenant l'harmonie,
M'instruisit dans son art et forma mon génie :
Nobles fils des Romains, et vous leurs chastes sœurs,
A ma voix mariez le doux concert des chœurs.

L'héroïsme et le génie, la sagesse et la fécondité, le travail et l'abondance, invoqués sous les noms d'Apollon, de Diane, de Lucine et de Cérès, semblaient prendre un nouveau caractère en présence des simulacres qui représentaient, il y a deux mille ans, ces vertus et leurs bienfaits, divinisés par l'ingénieuse antiquité.

Les vœux adressés à ces vertus pour la grandeur de la ville immortelle, étaient alors les vœux de tous les cœurs pour la grandeur de la France victorieuse; et la frayeur des ennemis repoussés, le retour des mœurs, de l'abondance et du bonheur, étaient peints, comme une vivante allégorie, dans ces strophes majestueuses.

LES CHOEURS I.

Les deux bornes du monde au bruit de nos exploits,
Le Nord et le Midi confondent leurs alarmes;
Devant notre valeur fléchit le front des rois,
Et leur orgueil superbe est vaincu par nos armes.

I UTERQUE CHORUS.

Jam mari terraque manus potentes
Medus, Albanasque timet secures;

Déjà la Foi, la Paix et l'antique Pudeur
Relèvent de leurs mains le temple de l'Honneur;
Et Cérès sur vos pas, vertus régénérées,
Ramène l'abondance en nos vastes contrées.

Mais il ne suffisait pas d'avoir offert d'immortels tributs en hommage au peuple victorieux, et d'avoir reçu ces tributs avec une pompe digne de leur magnificence. Il fallait créer un Panthéon à ces divines images du génie des temps antiques et des temps modernes : le Louvre reçut cette noble destination. L'ami des arts peut juger que, pour avoir quitté les palais et les temples de l'Italie, les dieux, les héros, les sages et les martyrs immortalisés par les Phidias, les Apelles, les Raphaël et les Michel-Ange, n'avaient rien perdu dans le goût, la convenance et le grandiose de leurs premiers sanctuaires.

CHARLES DUPIN.

Jam Scythæ responsa petunt, superbi
Nuper et Indi.

Jam Fides, et Pax, et Honos, Pudorque
Priscus, et neglecta redire Virtus
Audet; apparetque beata pleno
Copia cornu.



LES CATACOMBES DE PARIS.



INTRODUCTION HISTORIQUE.

On croit en général que la plupart des Catacombes de l'Italie et de la Sicile, comme celles de Rome, Naples, Syracuse, et autres grandes cités, ne devaient leur origine qu'aux travaux des carrières, aux excavations dans le tuf et la pouzolane, aux fouilles de terre et de sable. Ces souterrains servirent ensuite à différents usages. On en fit des prisons, des sépultures. C'est dans l'inviolabilité de ces tombeaux que les chrétiens